

## 15<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

*Dimanche 1<sup>er</sup> septembre 2024*

La célébration des obsèques nous rappelle souvent la fragilité de l'espérance de nos contemporains face à l'inéluctabilité de la mort, la survie qu'ils envisagent étant parfois celle d'un principe plus ou moins immatériel allant demeurer on ne sait trop où, par exemple dans les étoiles comme je l'ai entendu la semaine dernière encore, ou bien le cycle des réincarnations. Mais l'idée que l'âme puisse se réapproprier de la matière pour en refaire son corps, cela leur paraît incroyable. Serait-ce que les représentations picturales qui ont illustré ce mystère central de notre foi auraient choqué par leur réalisme un peu naïf, les squelettes du Moyen Âge s'extrayant de leurs tombeaux et voyant leurs chairs repousser avant d'accéder au ciel ? Auquel cas nos contemporains manqueraient singulièrement du sens symbolique qui voit dans l'image plus une évocation que la description de la réalité. Le problème est peut-être plus fondamental. Il est vrai, dit l'évangile, que l'on n'a pas vu souvent quelqu'un revenir vivant après avoir été mort ! Pourtant, l'annonce de la résurrection est bien le message central de l'évangile. C'est sur sa proclamation que les quatre évangiles s'achèvent. C'est ce qui fait de l'évangile une *Bonne Nouvelle* pour tous les hommes. Car cette résurrection à laquelle on a tant de peine à croire, c'est de tout de même bien ce que tout le monde, au fond, désire. La résurrection du Christ, en effet, paradigme de la nôtre, est la défaite absolue du plus implacable ennemi visible de l'homme, la mort. La résurrection du Christ coupe court à toutes les négociations que nous entretenons avec la mort. Il n'y a plus à faire la part du feu, comme par exemple l'inclure comme la part d'ombre propre au cosmos comme le font tant de philosophies païennes. Elle n'est plus que le passage – toujours impressionnant, souvent douloureux, y compris pour les proches – vers un monde où elle sera définitivement absente. En ce sens, S. François d'Assise pouvait à raison l'appeler « notre sœur la mort corporelle ». Il nous faut consentir à cette « amputation totale », comme disait Ernst Jünger pour la désigner. La mort nous délivre d'une forme de vie amoindrie – celle que notre âme et notre chair connaissent ici-bas – pour nous introduire dans une forme de vie plénière, et pour l'âme et pour le corps. A ceux qui doutent de la valeur de ce passage et qui voudraient indéfiniment prolonger leurs jours ici-bas, on peut se permettre de leur demander que serait précisément une vie indéfinie sur la terre, avec ses plaisirs finis – et quand même ses déplaisirs continuels – sinon, en définitive, une condamnation à perpétuité, un enfermement dans l'ennui et le désespoir ? Bref, l'enfer sur la terre. Car vivre éternellement, même dans une sorte de paradis terrestre où les lions mangent de l'herbe, cela doit finir par devenir lassant au bout de quelques milliers de millénaires... L'humanisme augmenté y risque bien d'être un brin déprimé...

Mais revenons à notre évangile. En redonnant la vie au fils de la veuve de Naïm – scène représentée sur un tableau de notre église – Jésus pose un acte symbolique. Car cette veuve est la figure de l'humanité tout entière qui a perdu, avec le péché originel, son véritable époux, qui est Dieu. Et ce fils, c'est la figure de cette même humanité confrontée au salaire du péché, qui est la mort. En rendant la vie au corps de ce garçon, Jésus montre qu'il est en mesure de rendre la vie de l'âme, raison d'être de la vie du corps. Et ce geste est prémonitoire à bien des égards. Il annonce ainsi la résurrection du Christ à la plénitude des temps, lui qui est le Fils par excellence. Il annonce la résurrection générale à la complétude des temps, ce que l'on appelle le *Jugement dernier*. Il annonce même cette résurrection anticipée dans le monde de la dissemblance qu'est la vie de l'Esprit inaugurée au baptême. Dans tous les cas, en effet, les auteurs du Nouveau Testament utilisent le même verbe : *egeirô*, se lever, se redresser. Geste prémonitoire car ici s'il s'agit du retour à la vie antérieure, là il s'agira de l'accès à la vie supérieure, celle même du Christ glorifié. Cette résurrection isolée, et d'ailleurs provisoire, au milieu des milliards de morts qui s'achèvent au tombeau, est bien une « visite de Dieu », une étoile qui brille furtivement dans une trouée de l'ombre qui s'étend sur la terre, une lumière qui vient ranimer l'espérance, un signe avant-coureur de ce qui va se produire en plénitude. Cette visite de Dieu a en effet été confirmée par la résurrection du Christ. Car désormais le bénéficiaire est soustrait au pouvoir de la mort, à la différence du

garçon de Naïm ou de Lazare à Béthanie.

Et c'est cette résurrection, celle du Christ, qui est devenue le paradigme de celle que nous espérons. Être désormais libérés du pouvoir de la mort. Cela suppose l'achèvement des temps, lorsque « Dieu sera tout en tous ». Dieu créera alors « une terre nouvelle et des cieux nouveaux » qui seront l'écrin de l'humanité ressuscitée, de l'Église triomphante. Autrement dit, un univers qui ne sera plus soumis en rien aux lois physico-chimiques de la génération et de la corruption, et donc de la mort, comme il l'est depuis la Chute. Un univers, par conséquent, dont nous ne pouvons avoir aucune idée puisque nous, nous vivons depuis toujours à « l'ombre de la mort », pour reprendre le mot de S. Luc dans son évangile. Un univers qui sera le réceptacle approprié à une vie dans la chair définitivement libérée de toute corruption et de toute souillure, aussi bien de l'âme que du corps. Comment sera notre corps ? Nous n'en avons aucune idée. Ce sera une surprise. Ce corps sera néanmoins l'expression humaine de la splendeur de notre âme transfigurée. Il restera notre interface avec le monde, et de ce fait il sera reconnaissable. Mais à des yeux eux-mêmes renouvelés. Mais disons-nous aussi que si nous n'entrons pas dans ce mouvement de condescendance de Dieu, si nous ne cherchons pas à lui rendre amour pour amour, notre corps ressuscité ajoutera aux souffrances de notre âme si nous versons dans les ténèbres infernales, ce qu'à Dieu ne plaise...